Réclames :

Propriétaire-Gérant

ALFRED REBOUX

INSERTIONS:

On peut traiter à ferfait pour les abonne-ments d'annonces.

la ligne. . . 20 c.

Propriétaire-Gérani

ALFRED REBOUX

ABONNEMENTS:

Rombaix-Tourcoling: Trois mois. : 13.50 Six mois. ; . 26.33 Un an : . . 80.>>

Nord, Pas-de-Salais, Somme, Aisne, La France : L'El ranger, les frais de poster

Le prix. des Abennements est payable d'avance. - Tout abonnement continue, jusqu'i, rés eption d'avis contraire.

COURSE DE PARIS DU 5 MARS MM. A. MAIRE et H. BLUN, 60, rue Ri-che lieu, Paris.

VALEURS	du jour	Cours précéd.		
3 010 amortissable	80 075 T.	80 025 7.		
Rente 3 010	77 65 T.	77 573 1.		
Rente 5 0ro.	113 15 .1.	112 98 T.		
Italien 5 010.	76 50	76 45 .1.		
Ture 8 010	12 50			
Act. Nord d'Espagne .	271 28			
Act. Gaz	1320 00			
Act. B. de Paris PB.	710 00			
Act. Mob. Français	000 00			
Act. Lombards	150 00			
Act. Autrichiens	535 00	535 00		
Act. Mob. Espagnel	785 00	778 73		
Act Suez	70X 00	700 75		
Act. Banque Ottom	501 25	506 25		
Oblig. Egypt. uni	240 00	237 50		
Act. Fon. France	746 25	745 00		
Florin d'Autriche!	67 001	66 90		
Act. Saragosse	360 00	360 00		
Emp. Russe 1877!	88 114	88 25		
Délégations Suez!		618 75		
Florin Hongrois	743/16	73 775		
Espagne extérieur .	n n	439/46		
Consolidés	p nl	97.0/0		
Consolidés				
1 h. 112, chez MM. A. MAIRE et H. BLUM,				
276, rue du Collége, à R	276, rue du Collége, à Roubaix.			

BOURSE DE PARIS (Service gouvernemental)	5 MARS	MARS
3 0/0	80 00 .	77 60 ./. 80 00 ./. 5 111 00 0 11270 ./.
Service particulier du Journal de Roubaix	5 MARS	4 MARS
Act. Banque de France.	3050 0	01 3025 00
» Société générale	496 0	0 488 00
» Créd. f. de France.		0 743 00
» Chemin autrichien.	533 0	0 835 00
» Lyon	1125 0	01 1131 00
» Est	700 €	0 702 00
» Ouest	780 0	0 785 00
» Nord	1421 0	0 1417 00
» Midi	846 0	0 850 00
» Suez	710 0	0 703 00
% Péruvien	15 0	0 00 00
Act. Banq. ottom. (anc.)	900 0	0 000 00
» Banq. ottom. (nou.)	300 0	0 306 00
	25 27 5	0 25 27 30
(red. Mob. (act. nouv.)	473 €	0 473 00
Ture	12 5	7 12 67

DÉPÈCHES COMMERCIALES

Change sur Londres, 4,86 00; change sur Paris, 5,18 50; 100.
Caté good fair, (la livre) 13 118, 13 318.
Caté good Cargoes, (la livre) 13 518, 13 718.
Inanimé.

Dépêches de MM. Schlagdenhauffen et Co-représentés à Rechaix par M. Bulteau-Gry, monprez: Havre, 5 mars.

Ventes 200 b. Marché calme.

Liverpool, 5 mars. Ventes 7,000 b. Marché închangé.

New-York, 5 mars.

Neve-York, 9 314.
Recettes 51,000 b.
Nevy-Orléans low middling
Savarinah »

ROUBAIX, 5 MARS.

BULLETIN DU JOUR

La discussion sur la marine marchande a continué à la Chambre par un long discours de M. Gaudin. Il a recommandé la prime à la construction et à l'armement comme le moyen de remédier aux souffrances de notre marine. On comprend facilement que M. Lepère, qui quitte le ministère du commerce pour succéder à M. de Marcère, n'ait pu faire les déclarations qui étaient annoncées sur l'attitude que le gouvernement comptait prendre dans

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le JOURNAL DE ROUBAIX est désigné pour la publication des ANNONCES LÉGALES et JUDICIAIRES

les questions économiques. Comme on le voit, les plus graves intérêts du pays

continuent à être relégués au second plan par la politique de passion. Au Sénat, on a repris la suite de la délibération sur le projet relatif aux voies ferrées : elle continuera vendredi, jour auquel la Chambre haute a fixé sa prochaine séance.

Un incident assez vif a été causé par la demande d'urgence réclamée par M. de Carayon-Latour, pour un profit qu'il avait déposé lors du vote de la loi d'amnistie. M. de Carayon-Latour demandait que l'ou acceptat une indemandait que l'on accordat une indem-nité aux veuves et aux enfants des sergents de ville massacrés par les insurgés de la Commune. Par 156 voix contre 111, le Sénat a repoussé l'urgence, après une série de répliques fort animées échangées entre MM. de Lareinty, Tolain et Combescure.

Ni à la Chambre ni au Sénat, au-cune interpellation n'a donc été adressée, comme on s'y attendait, à M. Léon Say, ministre des finances. Est-ce un ajournement? Une dépêche de l'Aajournement? Che depeche de l'A-gence Haras prétend que M. O de Val-lée, dans la crainte d'un échec, aurait abandouné l'accusation qu'il voulait formuler devant la Chambre haute, sur l'incroyable retard apporté par M. Léon Say à faire connaître l'opinion du gou-vernement au sujet de la conversion. Cette hypothèse est admissible, car si Cette hypothèse est admissible, car si l'élément centre gauche auquel appar-tient M. Léon Say a quelque appui, c'est au Sénat; mais il n'en est pas de même à la Chambre, et il se pourra très-bien que M. Haëntjens persiste à interpeller le ministre. On a peut-être voulu donner le temps au cabinet de se retourner ; peut-être aussi M. Haënt-jens ne serait-il pas fâché de laisser, à son défaut, un membre de la gauche faire échec au ministre.

Si nous avions le cœur de goûter, dans les circonstances présentes, la satisfaction personnelle que l'on éprouve à voir ses prédictions confirmées par les faits, nous aurions certainement lieu de nous féliciter en voyant à quel point les avertissements que pour point les avertissements que nous n'avons cessé de donner, depuis sept ans, aux hommes du centre gauche, se trouvent aujourd'hui justifiés par l'évènement.

Que leur avons-nous dit, que leur avons-nous répété, cent et cent fois, au avons-nous répété, cent et cent fois, au risque de fatiguer le lecteur par notre insistance? C'est qu'ils assumaient une tâche supérieure à leurs forces en essayant de fonder le gouvernement républicain; c'est qu'ils n'apparaîtraient au pouvoir que pour y manifester leur faiblesse; leur impuissance, et se retirer presque aussitôt devant des hommes plus avancés et plus résolus mes plus avancés et plus résolus

On ne nous en a pas cru cependant. On nous a répondu, non sans quelque hauteur, que nous nous trompions, qu'il n'était pas aussi difficile que nous le pensions de guider et de contenir le parti républicain, et que les hommes du centre gauche sauraient déployer au pouvoir la fermeté et l'énergie nécessaires, qu'il sauraient, en un mot, se comporter comme des hommes de gouvernement.

Que reste-t-ii aujourd'hui de cette fière promesse ? Où sont les hommes de gouvernement du centre gauche?
De quelle énergie, de quelle décision
ont-ils fait preuve? Ils ont eu le pouvoir qu'ils avaient convoité; il l'ont

possédé, mais il n'ont pas su l'exercer et déjà il échappe à leurs mains défail lantes. Quand vit-on jamais un pareil exemple d'impuissance, un pareil aban-don de soi-même, un pareil effondre-

Veut-on nous permettre de rappeler en quelques mots les principales étapes de cette lamentable retraite, de cette débandade gouvernementale?

Les élections du 5 janvier ont lieu. Depuis longtemps on nous répétait que ces élections, en donnant la majorité au parti républicain dans la seconde Chambre, aussi bien que dans la première, mettraient un terme à ce que l'on appelait l'ère des conflits et inaugueraient une ère nouvelle de congureraient une ère nouvelle de con-fiance et d'apaisement. Les élections du 5 janvier paraissent tout d'abord devoir aider à la réalisation de cette promesse. Elles ont un caractère modéré; elles sont la confirmation et comme la sanction de la politique du cabi-

Que se passe-t-il cependant? Les Que se passe-t-il cependant? Les Chambres se réunissent, et ce ministère que les élections avaient eu pour objet de consolider commence à chanceler. Il se raffermit cependant pour quelques jours, au prix de concessions regrettables, concessions qu'il n'aurait par di faire concessions q pas dû faire, concessions qu'il aurait dû refuser en invoquant le scrutin du 5 janvier, si clair dans sa signification conservatrice. N'importe! le ministère entre dans la voie des concessions, et le premier effet de ces concessions est de rendre la démission du Maréchal

Le Maréchal se retire ; est-ce fini ? Non. La retraite du Maréchal entraîne à son tour la retraite de M. Dufaure. de son tour la retraite de M. Dillatire. Celui-ci était le représentant d'une po-litique de conciliation entre le Maré-chal et la majorité républicaine des deux Chambres. Le Maréchal dispa-raissant, M. Dufaure n'avait plus de raison d'être et devait disparaître à son tour.

Mais la retraite da M. Dufaure, con-séquence de la retraite du Maréchal, entrainait la dislocation du cabinet. A la crise gouvernementale, provoquée par le départ du Maréchal, succède une crise ministérielle.

Le cabinet se reconstitue sur des bases nouvelles. Des ministres apparte-nant au centre gauche sont remplacés par des hommes de la gauche propre-ment dite. C'est bien fini cette fois? Non, pas encore. Il reste dans le cabinet des éléments modérés, et la gauche s'obstine à les en faire sortir. Elle n'aura de repos que lorsque le centre gauche aura été éliminé tout entier. Nouvel incident, nouveau remanie-

ment ministériel provoqué par les attaques de la Lanterne contre M. de Marcère et par l'interpellation de M. Clémenceau sur la préfecture de police. Chute de M. de Marcère, avortement définitif de la politique du centre

Ainsi finissent les groupes politiques qui n'ont ni les mains assez fortes pour retenir le pouvoir, ni le cœur assez ferme pour l'exercer avec énergie et avec indépendance. (Moniteur).

Notre état moral

Sous ce titre, nous lisons dans le Constitutionnel

On en est arrivé à douter de tout. On se pose les questions les plus douloureuses, on se met sous les yeux des perspectives dé-sespérantes. On est porté à le faire par la

triste expérience acquise et perpétuée. Aucun plan, aucune allure de gouvernement ne se dessine. Le char n'est pas embourbé; mais à coup sûr il est enrayé. L'assurance des plus confiants est confondue; la sagacité des plus pénétrants est en défaut. On ne sait plus que dire ni que prévoir.

A la lutte contre la réaction, les hommes n'ont pas manqué. Ils ont déployé une grande promptitude de mesures, une rapide vigueur d'actes, un merveilleux éclat de parole. Les tribuns surabondaient; les hommes d'Etat se cherchent et ne se trouvent point. Nous n'avons que faire des tribuns aujourd'hui. Au nom du ciell qu'on licencie ces gens, qu'on les mette à la retraite ou en demi-solde!

aujourd'hui. Au nom du ciell qu'on licencie ces geus, qu'on les mette à la retraite ou en demi-solde!

En 1834, dans un temps qui n'était pas san² analogie avec le nôtre, temps de fermacite du la cestification désordonnée et de confusion flévreuse. Victor Hugo, fort jeune, écrivait ces lignes, empreintes d'une louable et sainte gravité: « A quoi pourrait servir maintenant un Mirabeau? Un Mirabeau. c'est une foudre. Qu'y a-t-il à fondroyer? Un orage comme Mirabeau qui passerait sur nous ne trouverait pas un seul sommet où s'accrocher, Mirabeau, c'est un grand homme du progrès! "
Les tribuns ont fait leur temps. M. Gambetta l'a compris à miracle. Le bruyant et tumultueux agitateur. l'agitateur infatigable et effréné, est spontanément devenu une sorte de inagistrat, sans crainte de paràtire abdiquer. Que ne se met-on sur le pied de paix, puisque la guerre cet sans motif? Mais non: les tribuns et les pamphlétaires continuent de batailler avec fureur, en semant le trouble, l'émotion et l'angoisse dans ce malheureux pays qui n'y comprend absolument rien.

L'heure des Mirabeau et des Danton est passée: c'est l'heure des Casimir-Périer, des Colbert et des Turgot. Il n'en apparaît pas à l'horizon. La France se lasse à les attendre. La situation actuelle, si affermie et si triomphante, était de nature acn produire. Elle risque de demeurer stérile.

Il n'est que trop naturel que cette incerritude maladive excite les tristes inclinations de la nature humaine, qui est incapable de se plaindre sans médire et déchirer. Les langues irritées se donnent carrière. Toute sorte de soupcon tombe sur toute sorte de personne. Jamais il ne s'entendit, jamais il ne se colporta plus de commérages Apres et venimeux. La malignite française a un entrain, une verve qu'elle n'eut jamais peut-être. Il ne se passe point de jour où une réputation ne soit dévorée : et comme il a eu raison, le philosophe qui écrivait. ** La politique, c'est ce qu'on ne dit point!*

jour ou une reputation ne soit devoree; cromme il a cu raison, lo philosophe qui écrivait : « La politique, c'est ce qu'on ne dit point!»

Hélas! oui, c'est le sous entendu, c'est l'insimuation, c'est le trait furtil et caute-leux, c'est le coute perfidement affilé, c'est le poison distillé avec un sourire, c'est le mot mortel, jeté en passant, recueilli et subitement promené d'un hout de la Franca l'autre!

Il en résulte un énervement infini de notre activité et de notre confiance une dégradation lamentable de nos mœurs politiques. Le mépris de toute autorité et de toute personnalité gagne les masses.

A toute force, il faut, et sans delai, qu'on nous occupe, qu'on nous engage dans une voie d'affaires, de travail, de soins nobles; qu'on crée un puissant dérivatif à l'oisiveté chagrine et ruineuse qui nous rouge et qui, en s'exhalant, en s'indignant, en se récriant, et aussi en s'amusant, ronge le pouvoir, l'exécutif autant que le législatif, le législatif autant que l'exécutif. Il faut qu'on nous tire d'un état moral indigne d'un peuple sérieux, funeste à son honneur non moins qu'a sa prospérité.

A dire ces choses, même avec ménagement et timidité, on s'expose à être qualifié de Jérémie, comme faisait récemment M. Gambetta, haranguant l'ambassade de Belleville; mais, en conscience, peut-on s'en abstenir ? Qui, parmi ceux qui vont et viennent, comune le veut notre profession, qui regardent et écoutent, qui interrogent et entendent tout le monde, sans distinction de parti, oscrait nous jeter la première pierre, nous accuser d'imposture, d'invention, d'hyperbole?

On lit dans l'Echo du Nord :

« Il semble vraiment que le monde par-mentaire perde la notion de l'opinion pu-blique dès qu'il quitte le sol de la province, de la vaste France, dès qu'il se trouve en-traine dans le tourbillon politique de Paris.

Où est l'apaisement, où est la période de calme qui devaient résulter de l'accord des pouvoirs publics, qui devaient être la conséquence immédiate des élections sénatoriales? Les affaires sont dans un état navrant, stous les producteurs — c'est-à-dire tout le monde, dans notre laborieux pays — se débattent contre la gêne ou la ruine; jamais on n'eut plus besoin de tranquilité et de confiance, de stabilité et de méditation. Et au lieu de soutenir, d'encourager les ministres qui sont les ingénieurs de la grande machine gouvernementale, on entrave leur action, on les amoindrit, on les détourne de leur tâche, on les congédie ! Il est plus que temps de mettre un terme à de tels agissements qui, s'ils se perpétuaient, feraient bientôt perdre au parti republicain les avantages qu'il a si péniblement conquis. Il est urgent d'en finir, nous avons le devoir de le dire, et nous le disons. »

SÉNAT

(Service télégraphique particulier) Séance du 4 Mars 1879

Présidence de M. Martel.
La séance s'ouve à 2 heures.
Le Sénat procède à la suite de la 2^{mo} déli-bération sur le projet de loi relatif aux roies ferrées établies sur les voies publi-

ques.

M. Pelletan monte à la tribune pour ré-

M. Pelletan monte à la tribune pour répondre à M. Carayon-Latour.
Il dit que l'orateur aurait pu demander ces pensions lorsqu'il faisait partie de l'Assemblée nationale.
M. Tolain repousse les insinuations de M. Carayon-Latour.
Il dit que ces insinuations touchent un certain nombre de ses collègues.
L'orateur s'étonne qu'un membre du partiqui a fait la guerre de la Vendée dépose une pareille proposition.
M. Combesaire demande à M. Carayon-Latour s'il entend comprendre dans son projet les veuves et les enfants de ceux qui ent été fusillés par erreur.
M. Carayon-Latour accepte cette modification.
L'impident est eles

L'iucident est clos.

L'iucident est clos.
La discussion se poursuit sans incident.
Tous les articles sont adoptés.
M. Labiches présente plusieurs observations sur l'ensemble du projet et demande le renvoi du vote à la prochaine séance.
La motion de M. Labiche est adoptée.
Sur la demande de M. de Freycinet, le Sénat ajourne la première délibération sur le projet de loi portant création d'une caisse

le projet de loi portant création d'une caisse nationale de prévoyance pour les fonctionnaires et employés civils

M. CARAYON-LATOUR SOULIENT l'urgence pour sa proposition tendant à accorder une pension aux parents des servents de ville et des soldats qui sont tombées victimes ou l'insurrection de 1871.

L'exposé des motifs soulève de vives protestations,

A gauche, M. VALENTIN s'écrie : « Cette proposition est une provocation indécente »

proposition est une provocation indécente.»
M. Martel, président du Sénat, finvite
M. Valentin à réfléchir.

I. Valentin a retiechir. Il espère qu'il retirera son expression. On procède au scrutin sur la proposition

d'urgence.

Votants

Majorité absolue 133

Pour l'urgence 111

Contre l'urgence 153

L'urgence n'est pas adoptée.

M. L'exorer demande que la prochaîne séance soit fixée a vendredi pour permettre à M. Léon Say, ministre des finances, d'y assister. La séance est levée.

CHAMBRE DES DÉPUTÉS

Service télégraphique particulier Séance du 4 mars 1879

Présidence de M. GAMBETTA La séance s'ouvre à 2 hourse précises. La Chambre poursuit la 1re déliberation sur les propositions de lois relatives à la marine marchande.

M. GAUDIN prononce un long discours. Il critique surtout la construction des na-vires et demande que l'on revienne aux navires à voiles.

M. GAUDIN termine en exprimant l'espoir que la commission du budget trouvera des ressources pour subventionner la marine marchande La suite de la discussion est renvoyée à

Les abonnements et les annonces sont reques à Roubaix, au bureau du journal, à Lille, chez M. QUARRÉ, libraire, Grande-Place; à Paris, chez MM. HAVAS, [AFFITT BT C** 34, rue Netre-Dame-dez-Victoires, place de la Bourse]; à Bruxelles, à l'Orries de Publicité. Mort d'un député
M. GAMBETTA, président de la Chambre,
annonce la mort de M. de la Rochette, dont
il fait l'éloge en termes émus.
D'unanimes applaudissements accueilient les paroles du Président.
La séance est levée.

LETTRE DE PARIS (Correspondance particulière)

Paris, 4 mars 1879. Le gouvernement se croit-il tiré d'affaire par la chute et la démission du ministre de l'Intérieur et par la « coupure, » faite entre lui et le reste du cabinet? Si telle était sa façon de juger la situation, son erreur serait grave, et un simple coup d'œil sur les journaux inspirés par M. Clémenceau et ses amis devrait la lui faire apercevoir. Ces journaux proclament hautement, en effet, que le « ministère doit être placé dans l'axe même de la majorité. c'est-à-dire dans la gauche et l'union républicaine. » Une évolution gouvernementale est donc bien, comme je vous le disais. le but poursuivi, et un simple changement de personne ne saurait satisfaire les triomphateurs

d'hier On lit dans la Marseillaise :

On lit dans la Marseillaise:

« Les journaux du centre gauche auront beau se lamenter, qu'ils le sachent bien, il en sera ainsi de tout ministère centre gauche. Le centre gauche, en effet, n'est pas un parti; ce n'est qu'une hypocrisie. On est centre-gaucher quand on veut être de la droîte, en paraissant être de la gauche. C'est un masque de républicanisme qu'on se met sur le visage et à l'abri duquel on espère faire de la réaction tout à son aise. Quand Tartufe tration tout à son aise. Quand Tartufe tra-hit Organ, courtise Elmire et parle de sa haire et de sa discipline, Tartufe fait de la politique contre-gauche. La France est un pays de franchise et de loyauté, où les Tartufes n'ont jamais prospéré. » En vérité, messieurs de l'oppor-

tunisme, je vous assure qu'il est grand temps d'être honnêtes. Je ne parle pas de l'honnêteté privée, mais de l'honnê-teté politique. Il faut dire à haute voix jusqu'où vous voulez aller et y aller; et, si vous ne voulez aller nulle part, ce que je crois, le mieux est de le dire. Il y a peut-ètre des gens à qui cela conviendra; mais il n'y en a pas, sa-chez-le bien, il n'y a personne qui veuille consentir, désormais, à mar-cher à l'aveuglette. La f.France est tenue de jouer le rôle de celui qui a les yeux bandés, dans ce vaste jeu de Colin-Maillard, où toute votre habileté est consacrée à ne pas vous laisser attrapper.

trapper.

"Je vous assure que nous avons déchiré le bandeau, et que, désormais, nous vous attrapperons toujours."

La façon dont M. Clémènceau, après avoir mené la campagne contre M. de Marcère, lui a porté, hier, les derniers coups, est très admirée dans les gauches. Le député de Montmartre vient de se classer parmi les chefs de la nouvelle majorité et sa candidature est velle majorité et sa candidature est nécessairement posée pour un des principaux portefeuilles, dès que le gouvernement aura fait son évolution vers le radicalisme final. C'est là, du moins, ce que reconnaissaient, hier soir, en revenant de Versailles, un grand nombre des députés.

On m'affirme, de la façon la plus positive, qu'après avoir entendu hier les explications du gouvernement, la commission d'enquête électorale persiste

Feuilleton du Journal de Roubaix DU 6 MARS. - 32-

LA CROIX DE MOUGUERRE

CLAJRE DE CHANDENEUX XIX

(SUITE) Le contrebandier, toujours repoussé, cherchait parfois dans sa passion favorite une diversion à ses ennuis. Il partait la nuit, mystérieusement, se lassait dans des courses insensées, faisait avec ardeur de belles fraudes et, de retour dans la maison de l'écluse, ne trouvait plus la force de s'en réjouir.

réjouir.
S'enrichir, à quoi bon ?... puisque l'épargne soigneusement amassée ne tentait plus
Gracieuse. Vaihere les douaniers en ruses
en adresse, en andace ?... Gracieuse n'applaudissait pas à ses axploits. Rester le plus
hel homme et le plus fort de la contrée ?..,
il n'obtenait même plus un regard de Gracieuse.

il n'obtenait même plus un regard de Gracieuse.

Le contrebandier puisait alors l'oubli à une autre source moins honorable encoro que cette inguérissable passion de contrebande, qui restera toujours peut-être le lieau de ces regions.

La passion de l'alcoolisme, à laquelle le prédisposait depuis l'enfance son existence nomade, se développait en lui.

Le village unt entier, qui était fier du hundi contrebandier et ne songeait guère à se scandaliser des fraudes qu'il apportait tant d'art à commettre, vit avec surprise et chagrin le honteux entraînement de son gars favori.

D'autant que, très vite et très profondément, le mal étendit ses ravages.

Jeau Bérette, qui fuyait d'abord les re-

gards lorsqu'il avait cédé aux tentations du vin de Béarn, traître et doré, n'éprou-va bientôt plus d'embarras à se montrer dans cet état qui n'est pas encore l'ivresse, qui n'est plus la lucidité. Il ne perdait jamais le sentiment des choses; il voulait seulement endormir et n'y réussissait que tron

choses; il voulait seulement endormir et n'y réussissait que trep.
Gracieuse ne paraissait rien voir, rien deviner. D'ailieurs, sa délicatesse innée, qui jadis pardonnait mal au fraudeur, n'aurait pu qu'éprouver en face du buveur, une révolte plus intense.
Elle vivait, sérieuse et affairée, entre le château et sa maisonnette, où les malades la venaient chercher, sûrs de ne jamais éprouver de refus.

la venaient chercher, surs de ne jamais éprouver de refus.

Son prestige avait même grandi parmi les habitans depuis qu'elle avait entrepris, avec un succès croissant, la guérison de Marie-Anne.

C'était là sa tâche favorite, son dévoue-ment le plus complet, sa récompense la plus chère.

ment le plus complet, sa récompense la plus chère.

Dans cette lutte contre l'anémie qui me-naçait d'emporter le jeune femme, la Bas-quaise déployait la fèbrile énergie. la pa-tiente abservation d'une nature d'élite dont le repos était détruit.

Depuis plusieurs mois, la guerre était déclarée, poursuivie, avec des phases de réussite et de chutes; maintenant, il lui fallait la victoire.

fallait la victoire.

L'autonne, superbe dans ces régions montagneuses, permettait encore à Marie-Anne ce régime si simple et si fécond qui lui avait redenné des forces. Elle ne songeait pas sans regret qu'il allait falloir descendre à Bayonne dès les premieres atteintes du froid, renoncer aux longues promenades, aux fortifiantes senteurs, à l'air pur, aux douces canseries avec sa bien-aimée ouces causeries avec sa bien-air

Gracieuse.
C'est si bon de penser tout haut avec cette amie sans seconde !... Combien la réserve d'autrefois lui paraissait ridicule!
Heureuse de son mariage, heureuse de l'en-

tendre parler de son bonheur, Gracieuse,

tendre parler de son bonheur, Gracieuse, certainement, deviendrait hientôt la sœur d'Etienne, comme elle était déjà sa sœur. Bercée de cette illusion sourianté, Marie-Anne égrenait les dernières heures de son séjour a Mouguerre à causer du cher absent, à chercher ingénuement dans ses lettres une tendresse qui n'y était pas, et à savourer les quelques affectueuses paroles de regret dont il ne pouvait se dispenser de dorer son éloignement.

La commission était lente dans ses opérations; le séjour de Amérique menaçait de se prolonger un peu; M. de Vambry le déplorait en termes mesurés, d'une exquise convenance.

Marie-Anne eut préféré trois lignes toutes chaudes d'un vrai regret que trois pages de savantes descriptions ou de narration

pittoresque.

— Nous n'écrivons pas ainsi, nous, n'estce pas ? disait-elle à la Basquaise; nous ne croyons notre lettre finie que lorsque nous avons rempli tout le papier de mots affec-

- Les hommes sont autres, répondit

tueux.

— Les hommes sont autres, répondit gravement Gracieuse; ils ont l'esprit et la raison; nous n'avons que le cœur.

Les projets de la jeune femme reçurent une subite modification à l'époque même où, le froid se faisant sentir, elle s'appgétait à rentrer avec sa tante à l'hôtel de l'ouzolle.

Mine de Vambry, rélisstallée à Paris depuis quelques semaines, venait d'y tomber assez gravement malade pour avoir mandé près d'elle son fils Marius.

Celui-ci n'était point encore arrivé, malgré un second appel plus pressaut, et dans cette attente, la veuve demandait à sa nouvelle file, Marie-Anne, de venir jusqu'à sile, si sa tante le lui permettait.

La jeune femme n'hésita pas et partit, en bénissant la Providence qui lui avait infusé une vie nouvelle àl'heure où de nouveaux devoirs lui incombaient.

出版語「音楽さ

était aux préliminaires du second mariage dont la pensée avait tant activé son désir de denner sa fille à M. de Vambry, et voilà

de donner sa fille à M. de Vambry, et voilà qu'une interruption désespérante allait ralentir les premières flammes que ses soixante ans attisaient si péniblement.

La pauvre mère, que n'avait avertie aucun pressentiment lorsqu'elle embrassait
Etienne prêt à partir, ne devait cependant
pas le revoir.

Terrassée par une fièvre contagieuse dont
Paris subissait les terribles atteintes, elle
voyait venir la mort sans terreurs puèriles,
mais avec la profonde humilité d'une
chrétienne que sa croyance et sa foi avertissent du jugement prochain.

Rassurée sur l'avenir d'Etienne priant
avec ardeur pour celui de Marius, Mme de
Vambry, dans les intervalles de calme que
lui laissait la fièvre, demandait MarieAnne avec instance à ses serviteurs.

Anne avec instance à ses serviteurs. Ils répondaient qu'elle allait venir ils l'attendaient, pleins d'impatience, et quand elle parut au seuil de cet appartement de la rue de Grenelle où la mort allait entrer, un grand soulagement dégonfla toutes les poi-

grand soulagement dégonfla toutes les poi-trines.
C'était la famille; c'était la responsabi-lité.
L'entrevue des deux femmes fut tou-chante et solennelle. L'approche de la mort achevait d'ouvrir les yeux à la pauvre mèro sur les chutes passées et futures de l'ainé de ses sis.

que ses bis.

— Marius ne vient pas, dit-elle tristement à sa belle-fille; je suis réduite à désirer que ce silence cache quelqu'indisposition plutôt qu'une folie nouvelle.

Il viandes

si sa tante le lui permettait.

La jeune femme n'hésita pas et partit, en bénissant la Providence qui lui avait infusé une vie nouvelle àl'heure où de nouveaux devoirs lui incombaient.

M. de Fouzolle, de fort mauvaise humeur d'un tel coutre-temps, l'accompagna. Il en grande grâce de me laisser encore quelques

— Il viendra, soyez sans crainte, chère mère; ce soir peut-être, il sera dans nos

années près d'eux. Mais qui peut sonder ses desseins ?... Oue sa sainte volonté s'accom-

Vers le solr, Marius n'auait pas paru. La mourante s'affaiblissait. Elle avait reçu les derniers sacrements, etl'on pouvait dire avec vérité qu'elle n'attendait que son fils pour s'éteindre. A dix heures, elle prononça d'une voie claire un mot qui ressemblait à une dou-ble vue :

- Il ne viendra pas.

— Il ne viendra pas.

Puis, approchant le visage de Marie-Anne bien près de ses lèvres blèmes, elle lui fit ses suprèmes recommandations.

— Je sais que vous aimez Etienne et le rendrez heureux. Dites-lui que m'en aller sans le revoir me rend la mort plus dure: Dites-lui que lorsqu'il aura un bon mouvement, une bonne pensèe, ce sera le souffie de sa mère qui lui caressera le cour... Et vous. Marie-Anne, prenez ces malheureux enfants et conduisez-les à leur père. Il les aime, après iout, et peut-être sa jeune femme les aimera-t-elle aussi. Demandez-le lui de la part de cette vieille mère qui ne lui a pas refusé sa bénédiction.

Elle étendit ses mains sur les tèles inclinées des orphelins et ne parla plus.

Elle mourut dans la muit.

M. de Fouzoile envoya une troisième dépèrhe à Marius, laquelle resta sans réponse, comme les deux premières.

On recula jusqu'aux plus extrêmes limites autorisées par la loi, la lugubre cérémo-nie des funérailes, afin de permettre à celui qui devait les présider d'arriver encore à

du devais les promettemps.

Ce fut encore une vaine espérance,
Au milieu de son chagrin, de sa responsabilité, des mille pénibles détails à règler en pareille occurence, Marie-Anne n'essaya, pas de sonder davantage le motif de cet-inconceyable silence. inconcevable silence.
Son père, dont la complaisance n'était pas la plus grande vertu, et qui déplorait amère-

ment, dans le secret de sa pensée, son élois gnement forcé de Bayonne, la pressait d'en finir avec ces funèbres occupations pour re-prendre le chemin du logis.

Elle avait pourtant un devoir à accom-plir encre et non le projes délient contri

Elle avait pourtant un devoir à accomplir encore, et non le moins délicat celui de remettre aux mains de Marius les enfants sans mère.

Et puisque Marius ne les venait point chercher, ne fallait-il pas, pour obèir jusqu'au bout au veu de la morte, qu'elle les lui conduisit elle-mème?

Le voyage du Dauphiné ne l'effrayait pas outre mesure, sous l'égide de moins en moins aimable de M. de Fouzolle; mais la douleur des enfants lui fatsait mal.

Ils étaient la, six petits êtres tristes, dont l'ané avait deuze ans, qui ne voulaient point croire, que la bonne aieule, si affectueuse et si dévouée, les ent quittés pour bujours.

Marie-Anne, absorbée par les graves pour les avait à peine remarqués d'abord, quand ils se tenait effacés et muets dans la pièce là plus recufée de cet appartement en deuil.

Lorsqu'elle put s'inquiéter d'eux, ce fut pour constater leur bon caractère, leur gra-cieux visage, leur petit cœur aimant. Berthe, l'aince, dont les douze ans mon-

Berthe, l'afnée, dout les douze ans mon-talent déjà plus de précoce raison que d'intelligence brillante, dirigeait le mignon toupeau, qui ne tarda pas à se serrer avec cenflance autour de Marie-Anne, Après Berthe, venalent Louis Adrienne, Elische, Pierre et Marie, un bébé de trois aàs tout jouffu, dont les baisers à pleines lèvres faisaient tressaillir Marie-Anne com-ne de le pressentiment instinctif de mater-ne.

Hálas i pauvre Marie-Annel ... quel voile neir jeté sur sa jeune union, déjà si bruta-lement interrompue par les événements !

(A sulore).